

## TITRE DE LA CONTRIBUTION :

**La genèse des langues romanes (III<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> s.) : quelques débats récents de méthodologie et de chronologie.**

1. Pendant le dernier quart de siècle, les historiens de l'Antiquité Tardive et du Haut Moyen Age ont assisté et/ ou participé au renouvellement de nos connaissances sur la genèse des langues romanes. Par un effet logique de dynamique interdisciplinaire, l'histoire de la littérature, de la culture, et des mentalités tardoantiques et altimédiévales ont reçu des reconfigurations enrichissantes<sup>1</sup>. Cette évolution s'accompagnant évidemment de nombreux débats scientifiques<sup>2</sup> (qui ont bien des points communs avec les controverses autour du concept de "mutation féodale"), je poursuis la discussion autour de deux contributions parues tout récemment, dont la teneur concerne des questions de méthode et de chronologie dans la genèse des langues romanes.

LES NOMS DES LANGUES PARLEES AU IX<sup>e</sup> SIECLE

---

<sup>1</sup>. Un exemple de cette interdisciplinarité réussie est donné par la première partie écrite par M. SOT, *Héritages et innovations sous les rois francs (Ve-Xe siècle)*, in *Histoire culturelle de la France*, t. 1, *Le Moyen Age*, dir. M. SOT, Paris, 1997.

<sup>2</sup>. On en trouvera l'état le plus récent dans M. BANNIARD, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IVE au IX<sup>e</sup> siècle en Occident Latin*, Paris, 1992 ; *Latin tardif et français pré-littéraire : observations de méthode et de chronologie*, in *BSL*, t. 88, 1993, 139-162 ; R. WRIGHT, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool, 1982 ; (éd.), *Latin and the Romance Language in the Early Middle Ages*, Londres/ new-York, 1991 ; *Early Ibero-Romance*, Newark, 1995.

2. La première<sup>3</sup> traite une nouvelle, mais justifiée, fois du fameux canon 17 du concile tenu à Tours en 813, prescrivant aux prédicateurs *ut easdem omelias quisque aperte transferre studeat in rusticam romanam linguam aut theotiscam*.... Le savant reprenant à son propos le long commentaire que je lui ai consacré dans ma thèse<sup>4</sup> propose diverses corrections à celui-ci. Il considère, en particulier, que la présence du mot *theotiscam*, est effectivement surprenante à Tours où ne restaient naturellement plus au début du IXe siècle de groupes numériquement significatifs de locuteurs germanophones. Mais il récuse la solution que j'avais proposée : la difficulté disparaît si l'on admet que les conciles réformateurs de 813 ont obéi à des injonctions parties de l'épicentre culturel de l'Empire, la cour d'Aix-la-Chapelle<sup>5</sup>. Le savant souligne que cette lecture n'est pas recevable parce que "*un'intenzione simile sarebbe contraria al principio ecclesiastico che ogni archidiocesi è responsabile soltanto per i propri problemi*"<sup>6</sup>. Je suis bien d'accord que le droit ecclésial divise les responsabilités. Mais toute l'histoire de l'institution ecclésiastique, surtout en cette période centralisatrice, montre à l'évidence que la *reformatio in melius* qui a été mise en oeuvre depuis plus d'une génération à cette époque-là, a puisé son impulsion principale dans un centre unique, celui formé par le milieu aulique si riche alors en intellectuels. Il y a bien là un épiscopat : abbayes et évêchés ont été constamment sollicités par des instructions aussi précises que contraignantes à pratiquer la *norma rectitudinis*<sup>7</sup>. Renoncer à celle-ci dans le domaine de la langue revenait à dissocier de nouveau le langage de la morale, c'est-à-dire à faire une révolution mentale. Il s'agissait ni plus ni moins de relégitimer l'oralité mérovingienne pourtant honnie sur les territoires latinophones, autrement dit de renoncer à l'étroitesse d'un état d'esprit de type abusivement monacal qui confondait les bonnes moeurs (chrétiennes) et les bonnes paroles (grammaticalisées)<sup>8</sup>. Il s'agissait bien d'un retour à la

---

<sup>3</sup>. Z. MULJACIC, "*Et ut easdem omelias quisque aperte transferre studeat...*". *Sulla formazione "decentralizzata" delle prime lingue romanze*, in *Kunst und Kommunikation Betrachtungen zum Medium Sprache in der Romania*, Festschrift R. Baum, Hgg. M. Lieber, W. Hirdt, Tübingen, 1997, p. 269-277.

<sup>4</sup>. *Viva voce*, p. 410-419.

<sup>5</sup>. *Viva voce*, p. 407-409 (*La cour, centre de réflexion linguistique*).

<sup>6</sup>. *Sulla formazione*, p. 272.

<sup>7</sup>. Cf. J. FLECKENSTEIN, *Die Bildungsreform Karls des Grossen, als Verwirklichung der norma rectitudinis*, Bigge, 1953.

<sup>8</sup>. Tout ceci est analysé en détail dans *Viva voce*, et par

case de départ, qui ne pouvait en aucun cas se prendre à l'échelle régionale d'un diocèse, du moins pas de manière officielle. J'avais soutenu que des résistances et des initiatives locales avaient logiquement dû conduire les communicateurs à prêcher en *romana lingua rustica* avant la promulgation de ce canon, par incapacité de faire mieux, par ignorance (toutes les paroisses rurales étaient-elles atteintes par les ordres carolingiens ?), par irritation devant le flot d'injonctions officielles qui étaient en contradiction manifeste tant avec leur devoir d'instruire qu'avec les exigences de l'Evangile, par sollicitude devant le désarroi de leurs auditeurs, etc..<sup>9</sup>. La réalité d'un tel conflit entre les instructions centripètes et les volontés centrifuges est inscrite dans le texte du canon 17 sous la forme de l'inattendu adverbe "aperte"<sup>10</sup>. Ce dernier confirme qu'il s'agit bien d'une officialisation prise à l'échelle impériale, sur autorisation expresse partie des centres du pouvoir<sup>11</sup>.

J'avais cité comme preuve complémentaire de mon interprétation le canon d'un concile tenu à Mayence en 847, qui reprenait mot pour mot le canon 17 de 813. Si, en effet, la présence du terme "germanique" pour une décision concernant un territoire latinophone est surprenante, celle du terme "latin des illettrés" pour un territoire germanophone ne l'est pas moins. Là, mon commentateur me reproche d'avoir omis le fait que l'archevêché de Mayence étendait son autorité jusqu'aux territoires romanophones de la Suisse actuelle, et plus particulièrement de Coira, et qu'à ce compte la référence aux deux langues correspondrait à une situation langagière réelle sur l'espace considéré<sup>12</sup>. Cette constatation amoindrirait mon argumentation. Je n'avais pas pu entrer à l'époque dans le détail, si intéressant, de ce dossier. Mais, l'auteur lui-même donne des indications qui ne vont guère dans le sens de sa thèse. La principale est que le diocèse romanophone de Coira ne fut détaché de l'archevêché de Milan pour être rattaché au diocèse germanophone de Mayence qu'en 843, après le partage de Verdun. Il aurait donc fallu une initiative très rapide des intellectuels concernés pour que l'apparition de ce territoire non germanophone soit prise en compte. Or, la lecture des canons montre qu'il s'agit d'une reprise sans grande

---

R. WRIGHT, *Late Latin and Early Romane....*

<sup>9</sup>. *Viva voce*, p. 396 sqq.

<sup>10</sup>. *Viva voce*, p. 418-419.

<sup>11</sup>. Cette réalité historique me paraît désormais irréfragable : elle traite le document de Tours dans toute sa vérité sociale, institutionnelle et culturelle.

<sup>12</sup>. *Sulla formazione*, p. 272.

originalité de la batterie de préceptes qui tournent d'un concile carolingien à l'autre depuis un demi-siècle. Car il resterait encore à expliquer pourquoi à Mayence, si loin de Tours, on aurait répété la lettre même du canon 17 de 813 si, en fait, ce type de prescription n'avait pas émergé d'un foyer central d'autorité et de réflexion. Incidemment, l'évêque de Coira, qui aurait eu son mot à dire, était absent du concile<sup>13</sup>. En revanche, on remarquera d'intéressants liens entre Tours et Mayence. En effet, à la date du concile, Raban Maur est archevêque de Mayence ; c'est lui qui écrit la lettre de dédicace (la préface du concile) adressée à Louis le Germanique. Or, Raban présente deux particularités intéressantes pour ce dossier. Il est un des pionniers de la promotion du germanique au rang de langue littéraire<sup>14</sup> ; il a été, tout jeune, l'élève d'Alcuin à Tours. Est-il, à titre individuel, le lien direct entre ces deux formulations identiques ? Son intérêt pour la "langue du peuple", qu'elle soit latine ou franque m'incite à le penser. Faut-il souligner que lui aussi est un haut "fonctionnaire" impérial qui ne pense pas du tout en termes localistes ?

C'est précisément sur le problème de la régionalisation des noms que l'auteur critique une nouvelle fois mes interprétations. Il relève, en effet, mon commentaire : "L'expression *rusticam romanam linguam* peut, tout aussi bien que la langue d'oïl, désigner la langue d'oc (nous doutons que la conscience de ces distinctions intérieures au galloroman soit déjà apparue), ou, éventuellement, tout autre langue romane. Faut-il notamment songer aussi à l'italien (les capitulaires qui régissent le royaume de Louis sont très nombreux) ?<sup>15</sup>" pour en rejeter les conclusions, toujours au nom de l'autonomie des diocèses<sup>16</sup> ? En somme, l'apparition d'un plus petit dénominateur commun pour les langues romanes émergentes aurait été inconcevable : chaque diocèse aurait dû donner son nom à la nouvelle langue (à chaque diocèse sa langue et à chaque langue son nom de baptême)<sup>17</sup>. Cette vision correspond, en

---

<sup>13</sup>. Comme le note à juste titre Z. Muljacic.

<sup>14</sup>. Cf. M. BANNIARD, *Rhabanus Maurus and the Vernacular Languages*, in R. WRIGHT, *Latin and the Romance Languages*, p. 164-174.

<sup>15</sup>. *Viva voce*, p. 412, n. 167.

<sup>16</sup>. *Sulla formazione*, p. 272 et n. 9.

<sup>17</sup>. La mise en facteur commun est pourtant un phénomène bien attesté dans une période antérieure, *romanz/ roman/ romanche// latí/ ladino/ latin* s'entrecroisant entre langues et dialectes romans sans souci de précision locale. Cf. H. KOLL, *Lingua latina, lingua romanica und die Bezeichnungen für die romanischen Vulgärsprachen*, in *Estudis romànics*, t. 6, 1957-58,

fait, à une théorie du changement langagier, celle de la polygénèse langagière, que le savant a élaborée et exposée au cours de nombreuses publications. J'aurai plaisir à en discuter dans d'autres travaux. Mais ici, je me borne à constater que la réaction de l'auteur à mes interprétations provient moins de l'inadaptation de ma lecture que de l'incompatibilité (à mon avis seulement apparente) de celle-ci avec sa théorie. J'insisterai donc en disant que les nouvelles langues romanes ne sont pas discernées en tant que telles par les locuteurs lettrés, en tant qu'entités précisément identifiables en elles-mêmes sur des aires précises, mais seulement dans le rapport qu'elles entretiennent avec la langue latine traditionnelle. Les locuteurs lettrés ne nomment ni le tourangeau, ni le limousin, ni le lombard, ni le catalan : ils désignent une parole non grammaticale (au sens de la norme carolingienne et donatiste). Il faudra du temps pour que cet ensemble flou devienne une entité autonome, localisée, nommable dans son individualité.

Je souligne alors avec quelque malice que si l'auteur avait raison en ce qui concerne le canon de 847, l'expression *romanam linguam rusticam* désignerait alors précisément le protorhétoroman en 847, alors qu'il aurait forcément renvoyé au tourangeau en 813 ! La contradiction serait donc dans les termes mêmes du raisonnement. Si cette mise en facteur commun d'un lexème nommant des réalités langagières distinctes est valable pour deux des dialectes (ou des langues) émergeant aux VIIIe/ IXe siècle en *Romania*, elle l'est pour toutes, à moins d'introduire un facteur de pondération bien invisible dans le raisonnement présenté. Les mêmes remarques s'imposent dans le cas de l'autre adjectif, *theotisca*. Voici, en effet, que le commentateur, après avoir insisté sur le fait que *theotisca* renverrait à l'échelon local (tourangeau, en 813), y découvre, caché sous une dénomination métonymique, le breton<sup>18</sup>. Je remarque immédiatement que c'est une nouvelle fois appliquer à ces documents une règle interprétative récusée par ailleurs, à savoir l'emploi d'un terme supra-diocésain dans le cadre d'une décision conciliaire elle-même diocésaine. Comme il ne fait pas en effet de doute qu'à Mayence en 847 il ne peut s'agir que des dialectes germaniques, le même mot désignerait dans un cas le dialecte francique de Mayence et dans l'autre celui bretonnant de la façade atlantique. L'auteur a tenté de contourner la difficulté en déclarant que *insomma, mi sembra che il valore del sintagma lingua thiotisca non sia uguale negli atti di Tours e negli atti di Magonza*<sup>19</sup>. Mais l'évidence textuelle

---

p. 95-164 ; B. MULLER, *Zum Fortleben von Latinu und seinen Verwandten in der Romania*, in *ZRPh*, t. 79, 1983, p. 38-73.

<sup>18</sup>. *Sulla formazione*, p. 273.

<sup>19</sup>. *Sulla formazione*, p. 272.

indique formellement le contraire. Le mot *theotiscus* désigne, dès la fin du VIII<sup>e</sup> siècle les dialectes germaniques. Ce peut être le très vieil anglais, encore tout proche du très vieil allemand, comme le montrent par exemple dans la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, les pérégrinations de Boniface sur le continent et son sentiment affiché d'appartenir à la communauté "saxonne" ; ou directement un des dialectes germaniques du continent, y compris évidemment le francique (ou un de ses sous-dialectes)<sup>20</sup>. Cette stabilité est attestée par la famille de ses continuateurs en vieil anglais (*theod/ thiod*), en vieil allemand (*thiot/ thiode/ diutsch...*), en ancien français (*langue thioise*). En revanche, nous n'avons aucune trace d'une extension du sens à une langue celtique, insulaire ou continentale. Inversement, les dénominations connues à une époque si ancienne reposent sur une famille distincte (*Brittas/ Bretwalas...*), dont l'identification remonte à l'époque romaine (*Brittones, Celti...*). Or, si réellement, des professionnels de la communication s'étaient souciés du cas particuliers des locuteurs celtiques du continent ou des îles, ils auraient eu toutes les raisons de distinguer cette langue non latine (le breton archaïque) de l'autre langue non latine (le germanique) : si des locuteurs germanophones continentaux et insulaires pouvaient reconnaître leur identité (et communiquer au prix de quelques efforts), la communication entre celtophones et germanophones était impossible. L'hypothèse d'une désignation du breton à Tours en 813 sous le terme *theotisce* est très fragile. En revanche, je le répète, une vue à grande échelle, en "satellite", de l'Empire qui privilégie évidemment les deux langues se partageant son espace de parole de façon majoritaire me paraît, elle, rendre bien mieux compte de la réalité carolingienne. Faut-il insister encore en rappelant que dans la terminologie mérovingienne puis carolingienne le mot *populus* renvoie fréquemment à l'aristocratie franque<sup>21</sup> ? La cause me paraît entendue.

#### LA FIN DE LA LATINOPHONIE

3. La seconde contribution a été apportée par un des

---

<sup>20</sup>. Je renvoie à l'épais dossier réuni par H. THOMAS, *Der Ursprung des Wortes Theodiscus*, in *Histor. Zeitsch.*, t. 247, 1988, p. 295-331 : *Zur Geschichte von theodiscus und teutonicus im Frankenreich des 9. Jahrhunderts*, in *Beiträge zur Geschichte der Regnum Francorum*, t. 22, Sigmarigen, 1990, p. 67-95.

<sup>21</sup>. BOSL K., *Potens und pauper, Begriffsgeschichtliche Studien zur Gesellschaftlichen Differenzierung im frühen Mittelalter und zum Pauperismus des Hochmittelalter*, in *Alteuropa und die moderne Gesellschaft, Festschrift für Otto Brunner*, Göttingen, 1963, p. 63-87.

maîtres de la recherche en linguistique diachronique, qui a publié un important article sur la disparition du latin comme langue vivante<sup>22</sup>. Il est ainsi venu participer à des recherches que lui-même avait relancées<sup>23</sup> il y a trente ans en rouvrant la porte claquée par F. Lot encore quelque trente ans plus tôt sur cette question avec une brutalité telle que plus personne n'avait osé même regarder au moins par le trou de la serrure<sup>24</sup>. Une nouvelle génération de chercheurs a effectivement entrepris de reposer la question indiscreète, mais combien excitante, de cette disparition. Je ne peux que renvoyer à leurs travaux pour une prise en compte détaillée de l'état actuel de la recherche<sup>25</sup>. Mais je désire commenter quelque peu cette contribution parue dans une revue prestigieuse parce que tout en adoptant globalement les conclusions posées par ces nouveaux chercheurs, le maître y procède à une mise en scène de son propre apport qui ne laisse pas de surprendre.

Sur la méthodologie, tout d'abord. Commentant la méthode nouvelle mise en jeu, la sociolinguistique rétrospective, il constate que plusieurs chercheurs, dont moi-même, l'ont appliquée méthodiquement et fait l'enquête nécessaire auprès des contemporains. Mais il émet alors cette réserve : *Unfortunately, these declarations are not really informative, not only because they represent **loci communes**, formulaic and more or less obligatory remarks, very similar across the centuries, but also because, even when their authors meant what they said, they certainly had no clear vision of the essential linguistic differences at issue*<sup>26</sup>. Au cas où son lecteur n'aurait pas mesuré la gravité de cette critique, l'auteur insiste quelques lignes plus bas : *...we have to look for contemporaneous statements of the type I would call **indirect metalinguistic testimonies**...Testimonies of this types usually do not contain explicit remarks about language use or linguistic competence. The information such statements provide about mutual understanding or the linguistic situation is consequently implicit, given unintentionally by the authors, and unbiased...* En somme l'auteur assène deux affirmations : 1)

---

<sup>22</sup>. J. HERMAN, *The End of the History of Latin*, in *Romance Philology*, t. 49/4, 1996, p. 364-382.

<sup>23</sup>. J. HERMAN, *Le latin vulgaire*, Paris, 1967, chap. 8, *Quelques problèmes généraux*.

<sup>24</sup>. On trouvera l'historique de ce débat passablement houleux dans *Viva voce*, chap. 1 et chez M. VAN UYTFANGHE, *Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français*, in *Romanica Gandensia*, t. 16, 1976, p. 5-89.

<sup>25</sup>. Cf. la note 1.

<sup>26</sup>. *The end*, p. 365.

La méthode sociolinguistique est possible ; 2) Mais les enquêteurs n'ont pas vraiment su, avant lui-même, lui donner un caractère scientifique. Une telle mise en cause de cette catégorie de travaux ne peut qu'étonner et inciter à regarder de plus près le "corrigé" qu'offre alors le maître.

Voici précisément mes remarques à ce sujet. 1) Je renvoie aux longues pages où j'ai forgé les conditions d'exploitation scientifique des *testimonia* contemporains. On y verra aisément que ceux-ci sont filtrés et classés, et qu'en particulier une place est faite aux fameux témoignages indirects<sup>27</sup> ; 2) L'histoire longue de la communication verticale montre précisément que les clichés varient en dépit des forces d'inertie qui les contiennent, et que leur variation en revêt d'autant plus de signification. Le jugement de valeur *rusticus* passe par trois phases : a) négative (antonyme d'*urbanus*) à l'époque classique ; b) positive (synonyme de *piscatorius*) dans l'Antiquité Tardive et à l'époque mérovingienne ; c) négative (synonyme d'*illitteratus*) au temps d'Alcuin<sup>28</sup> ; 3) Toute la contribution de l'auteur repose, en fait, sur les mêmes *testimonia* que ceux qu'exploitent ses prédécesseurs, et on ne voit pas qu'il les lise d'une manière différente.

Jetons un coup d'oeil sur ceux-ci. Logiquement, l'auteur trace un *terminus post quem*, avant lequel la disparition du latin comme langue vivante est impossible<sup>29</sup>. Il s'appuie alors sur divers *testimonia* tout-à-fait légitimes, en premier celui de Césaire d'Arles. Cela permet à l'enquêteur de découvrir que *Caesarius was a bishop closely in touch with the everyday life...*<sup>30</sup>, et donc de tenir, implicitement, ses informations comme vraies. Je suis bien d'accord avec la fiabilité des informations que fournit l'oeuvre de Césaire à qui veut bien la lire dans la perspective sociolinguistique. Mais je vois vraiment mal en quoi les déductions de l'auteur mettent en branle des procès d'analyse inouïs. De plus, les passages auxquels il se réfère avaient été depuis longtemps étudiés et justement commentés, sans qu'il soit fait allusion à ces pourtant illustres prédécesseurs<sup>31</sup>. L'unique *testimonium*

---

<sup>27</sup>. *Viva voce*, p. 49-62.

<sup>28</sup>. *Viva voce*, p. 50-53 et 338. L'acquisition d'une sensibilité adaptée à ces textes requiert du chercheur qu'il se refuse à d'expéditifs sondages pour au contraire se donner le temps (long) de la familiarité.

<sup>29</sup>. *The End*, p. 366.

<sup>30</sup>. *The End*, p. 366.

<sup>31</sup>. P. RICHE, *Education et culture en Occident barbare, VIe-VIIIe s.*, Paris, 1962, p. 132, *Les sermons doivent être compris du peuple* (tout le chapitre analyse avec soin ce sujet) ; DAG



"extrait" de Grégoire de Tours avait été lui aussi traité avec un soin extrême trente-quatre ans plus tôt<sup>32</sup>. Passant à l'Espagne wisigothique<sup>33</sup>, l'auteur cite comme témoignage des textes identiques à ceux que j'avais extraits dans la masse isidorienne (la pêche est parfois longue), en laissant entendre qu'il les a repérés lui-même et en les commentant rapidement d'une manière qui rejoint toutes mes conclusions (certaines remontant à une publication vieille de vingt ans !)<sup>34</sup>. Je me réjouis de son accord, mais je me demande en quoi sa lecture renouvelle la mienne (ou celle de mes collègues). Voici maintenant que l'Italie de Grégoire est rapidement traitée par une référence à Marinien de Ravenne, puisée dans le *Registrum*<sup>35</sup>. Cette référence se trouve naturellement dans *Viva voce*, comme le reconnaît tout de même l'auteur, qui ajoute cependant : *Banniard (1992, 136, n. 124) uses the same example for very different purposes*<sup>36</sup>. Quiconque se reportera à *Viva voce* verra que non seulement je commente avec soin ce texte, mais aussi dans un but absolument identique<sup>37</sup>, la seule différence perceptible à mon avis étant la date de publication de nos deux commentaires<sup>38</sup>.

---

NORBERG, *Manuel pratique de latin médiéval*, Paris, 1968, p. 000 sqq.

<sup>32</sup>. P. RICHE, *Education et culture*, p. 240, dans un sous-chapitre intitulé à juste titre *Le latin est parlé*.

<sup>33</sup>. *The End*, p. 367.

<sup>34</sup>. *The End* renvoie expéditivement à *Viva voce* et au *Lecteur dans l'Espagne wisigothique. De ses fonctions à l'état de la langue*, in *REAug.*, t. 21, 1975, p. 112-144.

<sup>35</sup>. *The End*, p. 367.

<sup>36</sup>. *The End*, p. 367, n. 3.

<sup>37</sup>. *Viva voce*, p. 136 sqq. J. Herman confond ici Jean, sous-diacre de Ravenne, et le prestigieux Marinien, archevêque de l'ancienne capitale impériale. C'est bien auprès de Jean que Grégoire se plaint, mais c'est l'audace de Marinien qui est en cause. C'est en fait un cas d'amitié littéraire très classique qui a poussé l'impétueux prélat (il a le *pallium*) à promouvoir ainsi l'oeuvre de son ami, Grégoire. On peut toutefois se demander si l'élite des laïcs ravennates était incapable de goûter le texte incriminé.

<sup>38</sup>. J'avais déjà cité et commenté ce texte dans le même sens, mais plus brièvement, dès 1986, dans *Iuxta uniuscuiusque qualitatem : l'écriture médiatrice chez Grégoire le Grand*, in *Grégoire le Grand*, Colloque CNRS, Paris, 1986, p. 477-487, p. 481.

Parti ensuite à la recherche du *terminus ante quem*, l'auteur commente évidemment le canon 17 du concile de Tours (813). Tout d'abord, je constate qu'il revient à la traduction de *romanam linguam rusticam* par *the rustic Roman speech*<sup>39</sup>, qui n'est qu'un calque. On peut se demander si la traduction par *latin des illettrés* qui serrait de beaucoup plus près la réalité sociolinguistique aurait impliqué une référence beaucoup trop directe à *Viva voce*<sup>40</sup>. Et pourtant, la suite du développement montre qu'au moins de façon inconsciente (pour recourir aux méthodes recommandées), l'auteur s'appuie sans cesse sur ces pages. Il constate que *the canon seems to correspond to some central intention*<sup>41</sup>, sans préciser les raisons de son impression, mais il est aisé d'en trouver le détail dans *Viva voce*<sup>42</sup>. Il découvre alors que le problème rencontré *as far as the homilies are concerned* <was> *probably a recent one*<sup>43</sup>, déduction dont je me réjouis qu'elle soit identique aux développements de *Viva voce*<sup>44</sup>. Je n'insiste plus.

L'auteur entreprend ensuite de resserrer la fourchette chronologique, après avoir affirmé, contrairement aux données disponibles, que la connaissance de la période suivant le début du VIIe siècle demeurerait un champ de pure hypothèse<sup>45</sup>. Il cite le célèbre canon 54 du synode de Francfort de 794 sur l'autorisation de prier en une langue qui ne soit pas forcément une des trois langues sacrées. Comme par hasard, ce texte se trouve dans *Viva voce*, ce que reconnaît l'auteur, tout en indiquant comme d'habitude que c'est *for a different purpose*<sup>46</sup>

---

<sup>39</sup>. *The End*, p. 369.

<sup>40</sup>. *Viva voce*, p. 413 sqq. J'avais proposé cette traduction dès 1980, dans *Le Haut Moyen Age Occidental*, Paris, 1980, p. 109-110.

<sup>41</sup>. *The End*, p. 369.

<sup>42</sup>. *Viva voce*, p. 407-413. C'est cette idée d'une provenance centrale que critique *Sulla formazione...*

<sup>43</sup>. *The End*, p. 369.

<sup>44</sup>. *Viva voce*, p. 421, *Une révolution linguistique récente et brève*.

<sup>45</sup>. *The End*, p. 368. Le chapitre 5 de *Viva voce*, *Echanges linguistiques en Gaule mérovingienne*, p. 253-303, retrace pourtant pas-à-pas cette histoire, tout en multipliant les précautions méthodologiques. Mais se référer à ces pages aurait nui à l'effet de mise en scène finale (p. 373-375) où l'auteur affirme apporter une réflexion et des informations inédites.

<sup>46</sup>. *The End*, p. 370, n. 7.

Les lecteurs se reporteront à mon livre pour voir qu'en fait ce canon est lu et analysé avec des buts identiques<sup>47</sup>. Il y a cependant une différence, car l'auteur croit pouvoir tirer argument de ce capitulaire pour suggérer que *the statements reveals a general awareness of a relatively new problem, related to the personal, individual understanding of religion... and it is probable that the romanized territories...had a role - due, among other things, to their linguistic characteristics - in fostering this new understanding of the situation*<sup>48</sup>. Pour une fois que l'auteur lance un exemple de sa méthode de découverte indirecte, il fait preuve d'une grande hardiesse. On ne peut rien prouver de plus à partir d'un tel canon que la légitimation des langues nouvelles dans la chrétienté, essentiellement les dialectes germaniques (et peut-être slaves) apportés par le *Drang nach Osten* de l'Empire. Rien n'est affirmable de la zone latinophone, sur cette base, et c'est pourquoi dans *Viva voce* il n'en est tiré aucun indice. Il en va de même pour la récitation du *Credo* et du *Pater*. La connaissance et la compréhension de ces prières fondamentales par tous les baptisés ne sont pas une nouveauté<sup>49</sup>. L'histoire du christianisme, de la christianisation et de l'Eglise en auraient fourni de nombreux exemples. Mais, sans chercher si loin, *Viva voce* offre une documentation sur ce point, puisque le concile de Tolède de 589 exige que *le symbole soit récité par le peuple d'une voix nette*<sup>50</sup>. Les rappels insistants sur cette obligation ne révèlent rien d'une crise de la communication en tant que celle-ci concerne la langue parlée commune. Aider un public de catéchumènes ou de fidèles à comprendre un texte dont la théologie est pour le moins difficile a mobilisé la tâche des plus grands prédicateurs à une époque bien antérieure au *terminus ante quem*<sup>51</sup>. On gardera en outre présent à l'esprit que le problème insoluble du mystère de la Trinité venait encore une fois d'agiter les esprits jusqu'à la cour d'Aix où s'était rendu l'adoptianiste Felix d'Urgel. Tout ce qu'on peut tirer de ces *capitularia* est que le contrôle individuel du fonctionnement de la communication avait été renforcé involontairement. On ne peut aller plus loin, ni conclure d'après ces seuls *testimonia* que

---

<sup>47</sup>. *Viva voce*, p. 394 et n. 100.

<sup>48</sup>. *The end*, p. 370.

<sup>49</sup>. Contrairement à ce qui est soutenu dans *The End*, p. 371, *... a knowledge of the Credo was necessary even for illiterate Christians - a position never enforced to my knowledge before.*

<sup>50</sup>. *Viva voce*, p. 212-213 (texte du concile en n. 128).

<sup>51</sup>. Deux célèbres oeuvres de l'Antiquité Tardive (*De sacramentis*, *De mysteriis*) nous montrent un évêque (Ambroise) expliquant ces prières fondamentales à Milan.

*the words of the Lord's Prayer, not to mention the Credo, were no longer understood by the people*<sup>52</sup>. En fait, ces prières roulant de générations en générations, bien ou mal prononcées, devaient être accessibles. Quant au fait que les locuteurs illettrés pouvaient les commenter... Ce n'est plus une question de latin.

Le but de l'auteur est de placer une borne linguistique plus précise que ne l'aurait fait *Viva voce*. Citant en note le livre, il déclare *as for the terminus a quo, my views and those of Banniard essentially coincide, based as they are on similar or identical testimony (see, e. g., Banniard, 1992 : 487-488). But as far as the "fin de la communication verticale" is concerned, that is, the opening of the gap in understanding, Banniard (1992 : 492-553) has no clear terminus ante quem, but posits a somewhat wide timespan (750-800) for the North of the Gaule...*<sup>53</sup> Je crois que l'auteur a cette fois survolé un peu vite les pages qu'il cite car il aurait pu y lire : *les rédacteurs de ces années ont perdu la conscience claire des problèmes à résoudre et la maîtrise assurée des moyens pour y parvenir...La communication verticale fonctionne désormais de manière approximative*<sup>54</sup>. Ces phrases, préparées par le chapitre 5, concluent sur une situation instable avec des prodromes de crise dès 750<sup>55</sup>. En bref, l'auteur et moi-même sommes encore plus d'accord que ne l'indique sa contribution. Il y a toutefois une différence de méthode, car, pour une fois, les éléments qui me permirent d'établir une chronologie fine de la communication verticale viennent de textes que l'auteur ne cite pas<sup>56</sup>.

Je passe sur la découverte d'une frontière phonétique au VIIIe qui se trouvait décrite dans *Viva voce*<sup>57</sup>, sur la réforme

---

<sup>52</sup>. *The End*, p. 372.

<sup>53</sup>. *The End*, p. 372-373, n. 9.

<sup>54</sup>. *Viva voce*, p. 489.

<sup>55</sup>. Dans *Seuils et frontières langagières dans la Francia romane du VIIIe siècle*, in *Actes du colloque Karl Martel in seiner Zeit, hrsg von J. JARNUT* (Francfort 1992), *Beihefte der Francia*, t. 37, 1994, p. 171-190, j'ai dressé un tableau plus précis, accompagné d'un schéma de cette perturbation communicationnelle.

<sup>56</sup>. Il s'agit naturellement du chapitre 5 de *Viva voce*.

<sup>57</sup>. *Viva voce*, p. 302-303, n. 190. L'apparition de cette frontière était naturellement corrélée aux premiers indices d'une perturbation de la CV au VIIIe siècle.

du chant qui aurait eu des conséquences langagières<sup>58</sup>, pour regretter que le rejet des dates proposées dans le cas de l'Espagne mozarabe soit liquidé en cinq lignes<sup>59</sup>, alors que la méthode mise en oeuvre était identique<sup>60</sup> et les résultats suffisamment probants pour qu'un spécialiste éminent de ce territoire et de cette période en ait retenu les conclusions<sup>61</sup>. Un linguiste ne pourra enfin que regretter des déclarations aussi étrangement moralisantes que *consequently, scribes worked for some time in almost total "independance" from grammatical rules and wrote the worst pieces of written Latin ever produced, e. g., some of the last Merovingian charters from the first decades of the 8th century, wich at times verge on utter linguistic chaos*<sup>62</sup>. On croirait lire du Boniface vilipendant l'anarchie mérovingienne. Et pourtant ces chartes se lisent et ont un sens institutionnel, langagier et linguistique.

4. Quelles leçons tirer -il est temps - de ces débats ? Les historiens qui majoritairement vont lire ces lignes peuvent y voir d'abord le signe qu'en dépit des querelles internes aux spécialistes de la linguistique diachronique, les nouvelles méthodes résistent si bien à la critique que leurs procédures, leurs hardiesses et leurs résultats sont repris à leur compte par d'anciens maîtres sans doute un peu étonnés de voir quelques unes des idées qu'ils avaient lancées il y a longtemps reprises et enrichies<sup>63</sup>. La longue vie de la latinophonie est désormais un fait historique acquis. Pour les historiens, cette conclusion doit contribuer au renouveau des études sur l'histoire européenne des Ve-Xe siècles. Pour les linguistes, l'enquête sur la genèse des langues romanes devient beaucoup plus riche, même si les modèles linguistiques qui doivent en rendre compte sont de plus en plus complexes. C'est l'occasion

---

<sup>58</sup>. *The End*, p. 376-377. Cf. *Viva voce*, p. 366-367.

<sup>59</sup>. *The End*, p. 379.

<sup>60</sup>. *Viva voce*, chap. VIII, *La réaction mozarabe à Cordoue : un IXe siècle de ruptures*, p. 423-484.

<sup>61</sup>. R. WRIGHT, *La muerte del ladino escrito en Al-Andalús*, in *Euphrosyne*, t. 22, 1994 (*Mél. Díaz y Díaz*), p. 255-268, p. 262-263 ; 265 ; 266.

<sup>62</sup>. *The End*, p. 377, n. 14.

<sup>63</sup>. En dehors du débat que j'ai engagé ici, je tiens à évoquer par élégance sur un tout autre plan l'article pionnier de HF MULLER, *When did Latin cease to be a spoken Language in France ?*, in *The Romanic Review*, t. 12, 1921, p. 318-334. Ce philologue avait déjà réagi tant contre les excès des datations trop hautes des romanistes que contre les descriptions apocalyptiques de la période.

de dire que si je ne crois pas, comme le voudrait tant le premier commentateur, à la naissance de milliers de langues romanes au VIIIe siècle<sup>64</sup>, je partage son point de vue sur la puissance des phénomènes langagiers, mais je pense qu'il faut se mettre d'accord sur l' l'échelle choisie pour leur observation.

Fornex 4 8 98

Explicit feliciter

---

<sup>64</sup>. Cf. son étude *Introduzione all'approccio relativistico*, in *Linguistica pragensia*, t. 2, 1996, p. 87-107.